

Art et psychotropes Art and Psychoactives

André-Louis Paré

Number 120, Fall 2018

Psychotrope : art sous l'influence
Psychoactive: Art under the influence

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88813ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Paré, A.-L. (2018). Art et psychotropes. *Espace*, (120), 2–9.

Art and Psychoactives

On behalf of public health, the Canadian Parliament is preparing to legalize the recreational use of cannabis. By regulating its production and consumption, and no longer prohibiting it, Canada makes this drug a very lucrative substance like tobacco and alcohol. Instead of punishment and prosecution, the government has chosen to oversee its use and provide education on its potential risks. And it is the dangers harboured by this psychotrope that the government aims to counter in order to protect the most vulnerable. While it is true that the Western countries have cared for public health since the start of the industrial revolution, when it comes to the consumption of cannabis it is only recently that a few have chosen the path towards legalization. The politico-medical surveillance of its use is maybe justified in the name of the public good, but it goes without saying that despite this impulse to control, individuals will always find a way around it. With the proliferation of party drugs and other legal euphorians, the overprescription of medication, and, of course, the illegal sale of drugs through organized crime, the fight against the growing presence of psychoactive substances towards social normalization and disciplinary control is long from being won. And what about in the field of art? What links do artistic practices have with psychotropic substances?

Drugs, long found in nature, were inherent to the habits and customs of the oldest of human societies, and were used to produce hallucinogenic experiences in the context of sacred rituals or to benefit from their medicinal qualities. In the West, it has been primarily scientists and artists who are interested in these substances, exploring their effects on consciousness and our relationship with reality. Yet, little by little during the 20th century, the proliferation of drugs has changed, distancing us from a consumption linked to spiritual pursuits. The desire for transcendence has given way to a need to intensify the *trip*, the illusion of escaping reality. Also, the consumption of a diverse range of increasingly mixed and synthetic drugs has grown in popularity since the psychedelic era. It was also in the 1960s that this became a recurrent theme in cinema, often presented under its deadlier aspect with figures of the junkie, the drug addict, or in reference to writers and musicians for whom abusive use of illicit products contributed to their creative defeat. Finally, due to increasingly sophisticated cinematographic techniques, the 7th art has made the effects of drugs on perception and the imagination visible on the screen, frequently in a wild fashion. And, what about drugs in the hands of visual artists?

In 2013, *Sous influences, arts plastiques et produits psychotropes* (Under the Influence: Art and Psychotropic Substances), an exhibition at La Maison rouge in Paris, assembled a more or less exhaustive panorama of works by ninety artists, concerning this relationship between the visual arts and psychotropics. The curator, Antoine Perpère, favoured mainly works having to do with the formal representation of these substances as well as those that artists produced while under the influence of psychoactive drugs during creative research. Camille Paulhan, in her text in this issue, refers to a number of artists who were presented in this exhibition. Concentrating on the recent history of psilocybe in art, she hones in on artists' contributions depicting the universe of hallucinogenic mushrooms on canvas or in sculpture. Also in this exhibition were Bryan Lewis Saunders' self-portraits produced under the influence. His rather unique practice of drawing his face following the ingestion of medications or illicit drugs is the object of François Lachance-Provençal's fine analysis in which the artist's absorption of drugs is but one way of transforming his psychosensorial rapport with the world.

In the spring of 2018, *Altered States: Substances in Contemporary Art*, an exhibition at KunstPalais (Erlangen) also underlined artists' contributions toward visualizing the effects of an altered consciousness, among these artists were Canadians Rodney Graham and Jeremy Shaw. Graham's *Phonokinétoscope* (2001) is a film in which we see the artist in a park in Berlin in the process on ingesting LSD to a backdrop of pop rock music. For his part, Shaw presented the video *DMT* (2004). In this issue, Mathieu Teasdale proposes an interesting interpretation of this experiential work involving Shaw and a few friends. DMT is a powerful hallucinogen found in certain compositions used for shamanistic ends. As with the video works *Quickeners* (2014) and *Liminals* (2017), the artist

Art et psychotropes

Au nom de la santé publique, le parlement canadien s'apprête à légaliser l'usage récréatif du cannabis. En réglementant sa production et sa consommation, le Canada fait désormais de cette drogue une substance qui, comme le tabac ou l'alcool, fort lucratifs, ne sera plus interdite. Au lieu de réprimer et de poursuivre en justice, le gouvernement a choisi d'en encadrer l'usage et d'éduquer sur ses risques potentiels, car ce sont les dangers que recèle ce psychotrope que le gouvernement tente de contrer afin, tout particulièrement, de protéger les plus vulnérables. S'il est vrai que, depuis le début de la révolution industrielle, les états occidentaux s'intéressent à la santé publique, en ce qui concerne la consommation du cannabis, ce n'est que récemment que certains d'entre eux ont choisi la voie de la légalisation. Au nom du bien-être collectif, la surveillance politico-médicale de son utilisation est peut-être justifiée, mais il va sans dire que cette volonté de contrôler les individus lui échappera toujours. Avec la prolifération des drogues festives et autres euphorisants légaux, la surprescription de médicaments sur ordonnances et, bien sûr, la vente illégale de drogues par le crime organisé, la lutte pour contrer la présence accrue de substances psychoactives en vue de la normalisation des individus est loin d'être gagnée. Et qu'en est-il dans le domaine de l'art ? Quels liens les pratiques artistiques entretiennent-elles avec les substances psychotropes ?

Les drogues, longtemps issues d'origines végétales, sont inhérentes aux us et coutumes des plus vieilles sociétés humaines, et ce, afin de provoquer des expériences hallucinogènes dans un contexte de rituels à caractère sacré ou de profiter de ses vertus médicinales. En Occident, ce sont d'abord les scientifiques et les artistes qui se sont intéressés à ces substances afin d'en explorer les effets sur la conscience et notre rapport au réel. Mais, peu à peu, au cours du 20^e siècle, la prolifération des drogues a pris un tournant qui nous éloigne de sa consommation liée à des aventures spirituelles. C'est que le désir de transcendance a fait place au besoin d'intensifier un *trip* donnant l'illusion de s'évader du réel. Aussi, la consommation de diverses drogues, de plus en plus composées et synthétiques, s'est popularisée à partir des années psychédélics. C'est aussi dans les années 1960 qu'elle est devenue un thème récurrent au cinéma, souvent, d'ailleurs, pour la présenter sous son aspect mortifère avec les figures du *junkie*, du toxicomane dépendant déchu, sinon en référant aux écrivains ou aux musiciens dont l'usage abusif de produits illicites contribue à leurs déroutes créatrices. Enfin, grâce à des techniques cinématographiques de plus en plus sophistiquées, le 7^e art a donné à voir sur écran, souvent de façon fantaisiste, les effets des drogues sur la perception et l'imagination. Et qu'en est-il chez les artistes plasticiens ?

En 2013, l'exposition *Sous influences, arts plastiques et produits psychotropes*, présentée à la Maison rouge (Paris), rassemblait, dans un panorama plutôt exhaustif, les œuvres de 90 artistes concernant cette relation qu'entretiennent les arts visuels avec les psychotropes. Le commissaire Antoine Perpère a principalement privilégié des œuvres portant sur la représentation plastique de ces substances ainsi que celles réalisées par des artistes sous l'influence de drogues psychoactives à des fins de recherches créatives. Le texte de Camille Paulhan, publié dans ce numéro, réfère justement à plusieurs artistes dont les œuvres étaient présentées lors de cette exposition. En concentrant toutefois son propos sur l'histoire récente des *psilocybes* en art, l'auteure retient surtout l'apport d'artistes qui représenteront sur toile ou en sculpture l'univers des champignons hallucinogènes. Toujours dans cette exposition de 2013, on pouvait voir certains autoportraits de Bryan Lewis Saunders produits sous influence. Plutôt particulière, sa démarche consistant à dessiner son visage à la suite d'une ingestion de médicaments ou de drogues illicites fait l'objet d'une belle analyse de la part de François Lachance-Provençal pour qui l'absorption de drogues par l'artiste n'est qu'une manière de transformer son rapport psychosensoriel au monde.

Présentée au printemps 2018, l'exposition du KunstPalais (Erlangen) intitulée *Altered States. Substances in Contemporary Art* devait également souligner la contribution d'artistes proposant visuellement les effets d'altération sur la conscience. Parmi ces artistes, il y avait les Canadiens Rodney Graham et Jeremy Shaw. L'œuvre de Graham, *Phonokinétoscope* (2001), est un film dans lequel, sur fond de musique pop rock, on voit l'artiste dans un parc à Berlin en train d'ingérer du LSD. L'œuvre exposée de Shaw fut la vidéo intitulée *DMT* (2004). Pour ce dossier, Mathieu Teasdale propose une intéressante interprétation

is interested foremost in the capacity of an altered consciousness to sublimate reality, to represent ecstasy, and produce that unexpected moment where the psyche intrudes in another mental space. Also in modifying our states of consciousness, today we are able to visualize the physical consequences on the brain. Accordingly, in *Degenerative Imaging* (2015) Shaw shows the degenerative effects of psychotropic substance use on the blood flow and metabolism of the human brain.

As this issue's co-editor Bernard Schütze reminds us, drugs have always been considered a *pharmakon*—a substance that heals or poisons. In the current conjuncture, the sale of drugs is an integral part of global capitalism and its attendant pharmaceutical industry. In his text, Schütze dwells on select works of artists Beverly Fishman and Sarah Schönfeld. Fishman, in her works, reflects on the marketing of increasingly alluring medication, while Schönfeld presents the effects of certain drugs once placed on photographic film. Like Fishman, Collen Wolstenholme uses the form of commercial pills to create installations as well as jewelry. In his text, Ray Cronin analyzes the works of this artist from a feminist perspective and her resistance to the massive pharmaceutical industry, regarding the control of our emotions. This affective control is also the subject of artists Richard lbghy and Marilou Lemmens' video work *Visions of a Sleepless World* (2014-2015). Michael DiRisio analyzes this work in which it is a question of medication that stimulates alertness in the context of a productivity that is always demanding increased performance.

As we know, this intrusion in the medication market has crossed the line into what must be called "The Opioid Crisis." Whether in Canada or the United States, the consumption of painkillers such as the prescription opioid OxyContin has killed thousands by overdose. In her text, Suzie Oppenheimer reminds us of Nan Goldin's fight to break her dependence after she was prescribed this "medication" to treat tendonitis. She is now fighting the drug's manufacturer, Purdue Pharma and holds the Sackler family responsible, having made a fortune in the marketing of this product. To add to the irony, the Sackler family use this fortune to support numerous museums. In short, the relation between art and psychotropes in light of the politico-medical situation gives rise to various points of view. This can be the desire to capture personal universes of rare intensity or contribute towards taking a stand and denouncing its omnipresence in a society devoted to a cult of health and fitness.

In addition to the collection of essays, this fall 2018 issue takes a look at two major events: the brand-new biennial in Riga and *From Africa to the Americas: Face-to-Face Picasso, Past and Present and Here We Are Here: Black Canadian Contemporary Art* an exhibition at the Montreal Museum of Fine Arts. As well, in the "Essay" section, you will find a text on Danish artist Christian Skjødt's sound installations. And, as usual, the exhibition and book reviews sections have some great discoveries.

Translated by Robin Simpson

André-Louis Paré

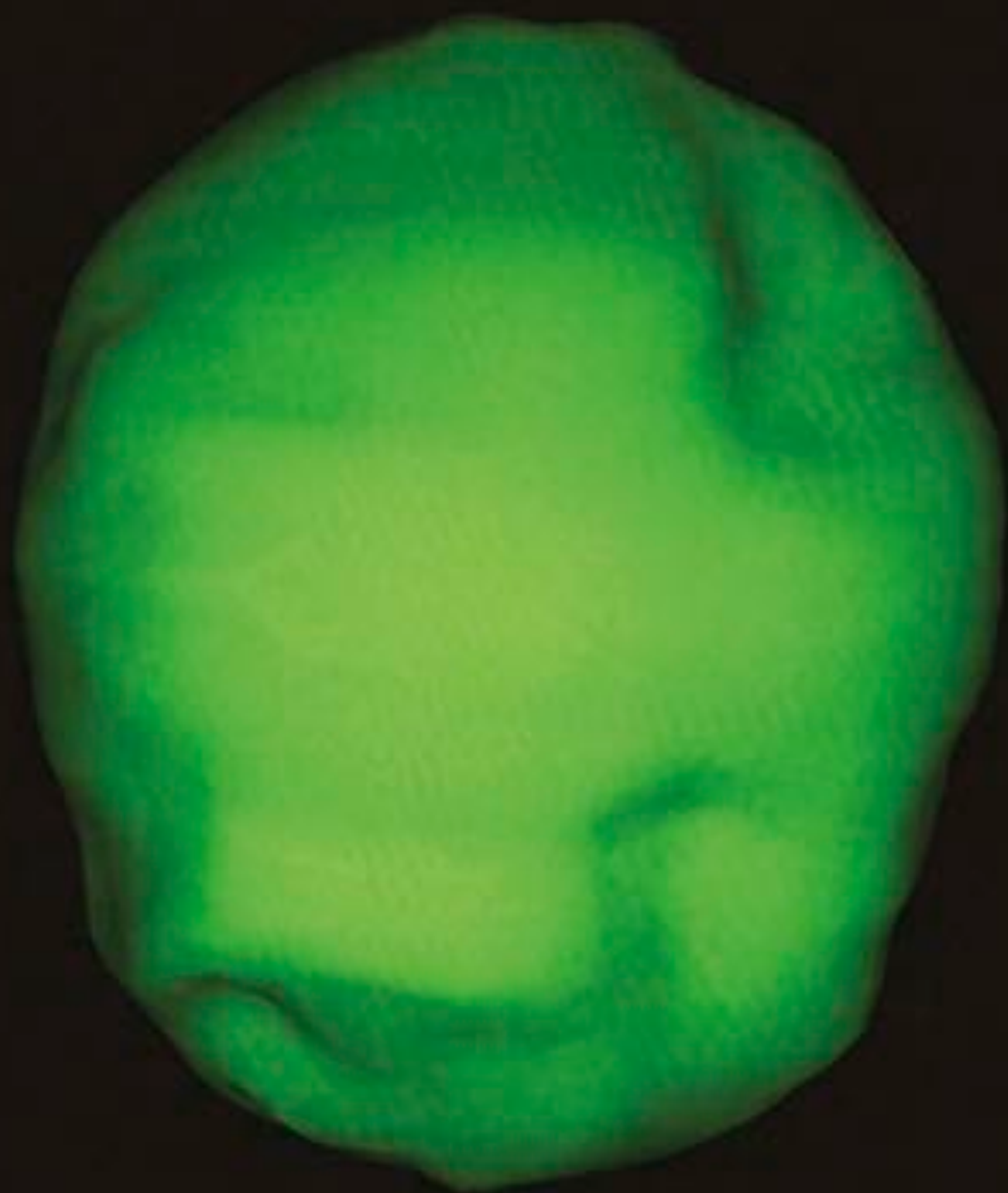
de cette œuvre expérientielle à laquelle ont participé Shaw et quelques amis. Le DMT est connu en tant que puissant hallucinogène dont on se sert dans la composition de certaines préparations à usages chamaniques. Tout comme pour les œuvres vidéographiques *Quickeners* (2014) et *Liminals* (2017), l'artiste s'intéresse tout particulièrement à l'altération de la conscience capable de sublimer le réel, de représenter l'extase, et de produire ce moment inattendu où le psychisme s'immisce dans un autre espace mental. Aussi, en modifiant nos états de conscience, nous sommes aujourd'hui en mesure de visualiser les conséquences physiques sur le cerveau. Dans une œuvre intitulée *Degenerative Imaging* (2015), Shaw montre les effets dégénératifs de l'utilisation de substances psychotropes sur le flux sanguin et le métabolisme du cerveau humain.

Comme le rappelle Bernard Schütze, coresponsable de ce dossier, les drogues ont toujours été considérées comme *pharmakon*, une substance qui guérit ou empoisonne. Or, dans le contexte actuel, le commerce de la drogue fait partie intégrante du capitalisme mondial, et l'industrie pharmaceutique y est associée. Dans son texte, Schütze s'attarde sur certaines œuvres des artistes Beverly Fishman et Sarah Schönfeld. Fishman soulève, par ses œuvres, une réflexion sur le *marketing* des médicaments toujours plus attrayant, et Schönfeld donne à voir l'effet de certaines drogues lorsque déposées sur de la pellicule photographique. Comme chez Fishman, Colleen Wolstenholme utilise la forme des pilules en circulation pour créer des installations ainsi que différents bijoux. Dans son texte, Ray Cronin analyse les œuvres de cette artiste dans une perspective féministe et de résistance quant au contrôle de nos affects par la grande industrie pharmaceutique. Celui-ci est aussi le sujet d'une œuvre vidéographique des artistes Richard Ibghy et Marilou Lemmens ayant pour titre *Visions of a Sleepless World* (2014-2015). Michael DiRisio analyse cette œuvre dans laquelle il est question des résultats d'un médicament qui stimule l'éveil dans un contexte de productivité qui exige toujours plus de performance.

Comme on le sait, cette intrusion du marché des médicaments a dépassé les bornes avec ce qu'il faut appeler « la crise des opioïdes ». Que ce soit au Canada où aux États-Unis, la consommation d'antidouleur tel l'OxyContin, un opiacé prescrit en pharmacie, a tué par *overdose* des centaines de milliers de personnes. Dans son texte, Suzie Oppenheimer nous rappelle le combat qu'a mené l'artiste Nan Goldin pour échapper à sa dépendance alors qu'on lui avait prescrit ce « médicament » pour traiter une tendinite. Elle se bat maintenant contre Purdue Pharma, son fabricant, et tient responsable la famille Sackler qui a fait fortune avec la promotion de ce produit. Comble d'ironie, la famille Sackler soutient avec cette fortune plusieurs musées. Bref, compte tenu de la situation politico-médicale, la relation entre l'art et les psychotropes donne lieu à divers points de vue. Elle peut ouvrir sur le désir de capter des univers intimes d'une rare intensité, mais elle peut aussi contribuer à prendre position en vue de dénoncer son omniprésence dans une société qui voue un culte à la bonne forme physique et à la santé.

En plus de ce dossier, ce numéro d'automne 2018 permet de porter un regard sur deux événements majeurs : la toute nouvelle biennale de Riga et l'exposition du Musée des beaux-arts de Montréal intitulée *Picasso en face-à-face, d'hier à aujourd'hui et Nous sommes ici, d'ici. L'art contemporain des Noirs canadiens*. Vous trouverez également dans la section « essai » un texte ayant pour source de réflexion les installations sonores de l'artiste danois Christian Skjødtt. Enfin, les sections « comptes rendus » d'expositions et de livres vous réservent, comme d'habitude, de belles découvertes.

André-Louis Paré







Colleen Wolstenholme, *Mandala*, 1999.
Impression à jet d'encre/Inkjet print,
84 x 84 cm. Édition de 10/Édition of 10.
Avec l'aimable permission de l'artiste et
de la galerie Art Mür/Courtesy of the
artist and Galerie Art Mür.



Colleen Wolstenholme, *Pentagram*, 1999.
Impression à jet d'encre/Inkjet print,
84 x 84 cm. Édition de 10/Édition of 10.
Avec l'aimable permission de l'artiste et
de la galerie Art Mûr/Courtesy of the
artist and Galerie Art Mûr.

P. 10-11 :
Beverly Fishman, *Untitled (ADHD)*, 2016.
Peinture uréthane sur bois/Urethane
paint on wood, 152 x 457 x 6 cm.
Avec l'aimable permission de l'artiste/
Courtesy of the artist.